

1] Jeremy Bentham (1748-1832), anglais, philosophe, juriste. Portrait réalisé vers 1810. Il fonda University College à Londres à qui il donna son corps : (Photo : J. Posselwhite/Hulton Archives/Getty Images).

2] Son squelette habillé et orné d'une tête en cire y est toujours exposé (Photo : Hulton Archives/Getty Images).



Voir sans être vu

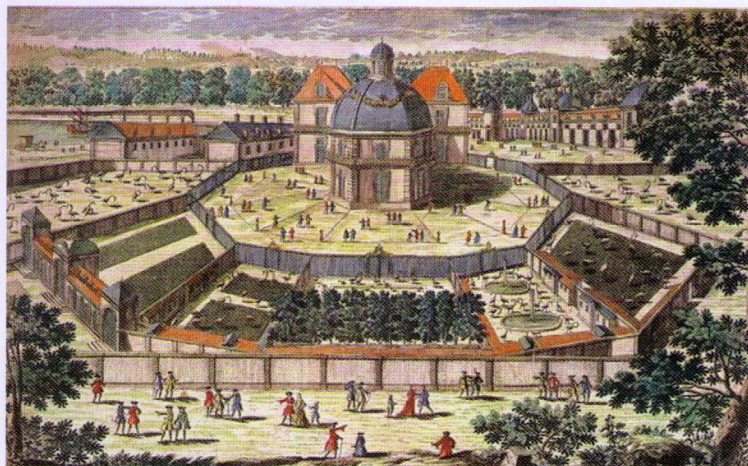
Le panoptique

Il n'y a pas de travail sans contrôle, c'est une évidence, et les formes historiques du désir de savoir et de voir sont innombrables : formes juridiques ou économiques, normes techniques, organisation du temps, et bien sûr dispositifs spatiaux. Dans les bureaux, la transparence a longtemps joué ce rôle banal de contrôle visuel. La question reste éminemment d'actualité et s'ajuste désormais aux possibilités de l'informatique embarquée. Mais il est un modèle historique qui sert encore de référence, ne serait-ce que métaphorique, et qui reste l'objet d'évaluations contradictoires, c'est le panoptique, inventé pour réformer les prisons par le philosophe et juriste anglais Jeremy Bentham (1748-1832).

Le principe est simple : il s'agit de voir, si possible constamment, sans jamais être vu. Autour d'une tour centrale percée de fenêtres s'organise un bâtiment rond, divisé en cellules ouvrant d'un côté vers l'intérieur (la tour) et de l'autre côté vers l'extérieur (le monde libre). Le surveillant est dans la tour centrale, sa vision est circulaire et permet d'atteindre l'ensemble du bâtiment. Chaque cellule n'accueille qu'un seul individu. Le schéma permet la surveillance à partir d'un point central d'où l'on voit tout (la tour), et assure visibilité constante et isolement des individus. Mais surtout il permet une vision univoque, le surveillant étant seul à voir l'ensemble des individus qui ne

peuvent voir ni les autres détenus, ni le surveillant ; le prisonnier est vu, mais il ne voit pas, sauf, peut être, vers l'extérieur du bâtiment. Car la prison de Bentham ne manque pas de fenêtres, au contraire, puisque comme le dit lui-même le concepteur, *"avec tant de précautions, on ne craint pas l'évasion des prisonniers"*.

Cette visibilité univoque permet une quasi-automaticité du contrôle, le surveillant n'ayant pas besoin d'être présent pour que la surveillance se réalise. C'est le sentiment d'être vu qui est efficace, autant que la vision effective dont on ne sait jamais si elle est mise en œuvre : *"une surveillance permanente dans ses effets, discontinuée dans son action"*. La géométrie des ➤



1] La ménagerie royale de Versailles, conçue par Le Vau (Gravure par Pierre Alexandre d'Aveline).

2] Le plan de la prison panoptique ("panopticon") publié en 1796 dans l'ouvrage "Management of the poor" (Photo : Mansell Intermittent/Getty Images).

➤ ouvertures, le jeu des contre-jours, la dissimulation du surveillant, l'isolement des individus, l'architecture circulaire peuvent, en théorie, rendre inutile toute intervention humaine ; le panoptique est une véritable machine automatique à produire du contrôle. Bentham le dit d'ailleurs très clairement : *"l'ensemble de cet édifice est comme une ruche dont chaque cellule est visible d'un point central. L'inspecteur, invisible lui-même, règne comme un esprit ; mais cet esprit peut au besoin donner immédiatement la preuve d'une présence réelle. Cette maison de pénitence serait appelée panoptique, pour exprimer d'un seul mot son avantage essentiel, la faculté de voir d'un coup d'œil tout ce qui s'y passe."* Un rêve politique auquel la conception du bâtiment permet de donner corps.

Le Vau et la Ménagerie royale

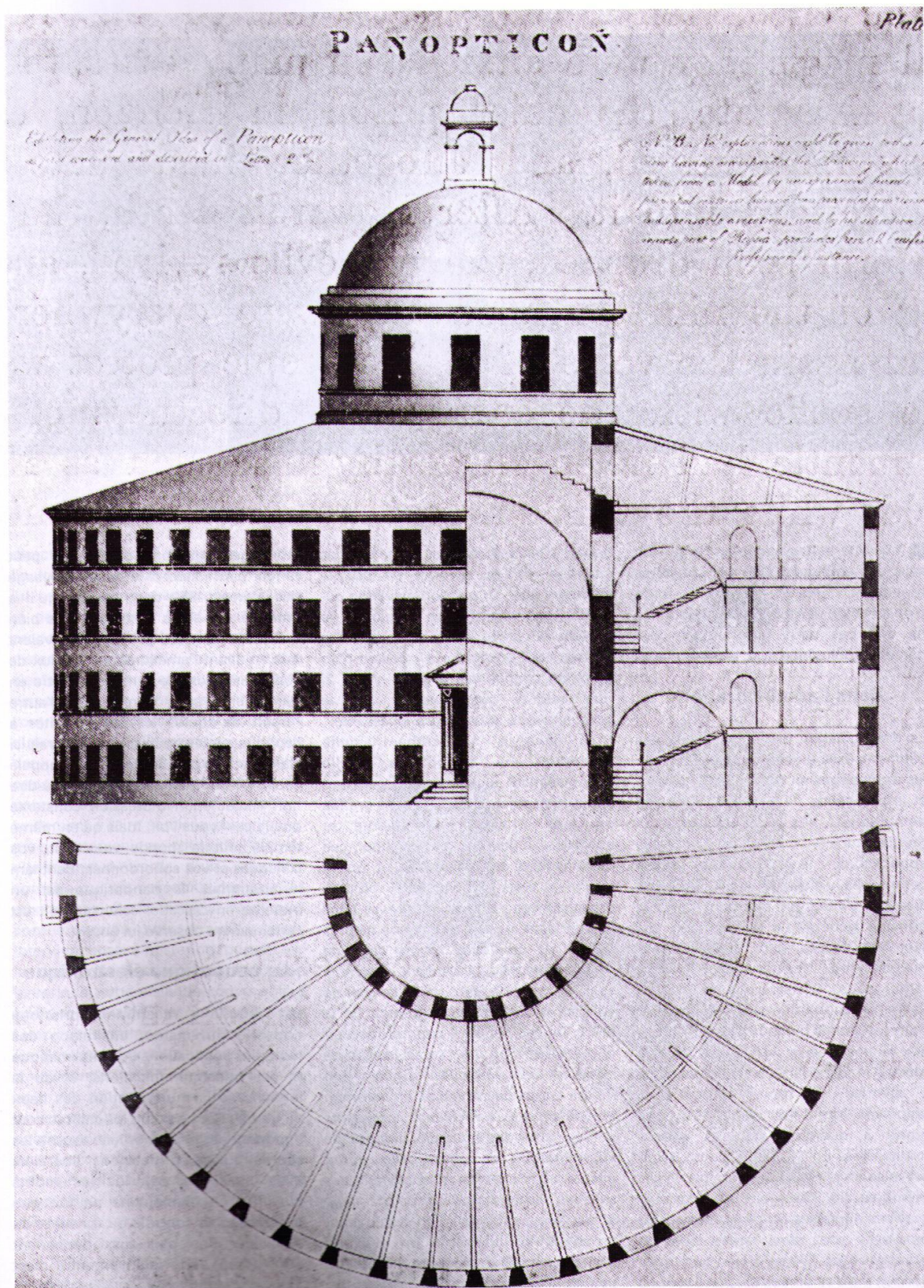
En architecture comme dans d'autres disciplines artistiques, le créateur peut difficilement ignorer les références antérieures ; dans le cas de Bentham, la forme qu'il "invente" dérive de typologies plus anciennes. De nombreux bâtiments hospitaliers ou conventuels sont organisés autour d'une chapelle centrale, ouverte d'un côté aux fidèles venant de l'extérieur, et de l'autre aux seuls occupants des lieux. Mais c'est surtout la Ménagerie Royale de Versailles construite par Le Vau (1612-1670), pour Louis XIV en 1663 qui réalise le plus lisiblement la forme

architecturale d'un bâtiment central, l'observatoire, autour duquel se distribuent des enclos. Bentham avait d'abord ébauché son projet pour une manufacture, celle que son frère Samuel dirigeait en Russie ; c'est en Russie d'ailleurs qu'il rédige son texte. Il démontre l'efficacité et la souplesse de son système appliqué aux espaces de production : *"La position centrale de la personne présidant aux travaux aura, dans tous les cas, son utilité, ne serait-ce que pour des motifs de direction et d'ordre. Il sera bon qu'il puisse dissimuler sa personne si l'on juge qu'il faut un contrôle."* Les travailleurs pourront se répartir par groupe où rester isolés. La remarque de Bentham à ce sujet reste tout à fait d'actualité : *"quant aux cloisons, ce sera la nature particulière des produits de la manufacture qui dictera si elles sont plus pratiques en ce qu'elles empêchent la distraction, que gênantes en ce qu'elles empêchent la communication"*. Au-delà même des prisons ou des usines, les principes du panoptique valent d'ailleurs pour tous les bâtiments nécessitant contrôle et surveillance. Une surveillance qui peut être facteur thérapeutique, comme dans les hôpitaux par exemple : distribuer les malades selon les types d'affection, les isoler, surveiller l'évolution de la maladie... Le projet de l'Hôtel-Dieu par l'architecte Bernard Poyet, en 1785, est conçu sur ces principes ; Tenon (1724-1816), dans des textes programmatiques, dessinera les

contours de l'hôpital moderne comme une véritable machine à guérir, pendant de la prison, machine à punir, et de l'école, machine à éduquer.

Dans les banques

Les bureaux ne seront pas en reste. L'architecte François Jacques Delannoy (1755-1835) choisit, en 1805, le parti d'une distribution panoptique pour l'agrandissement de l'hôtel de Toulouse, siège parisien de la Banque de France : au centre le directeur, à la périphérie les clients, et entre les deux les bureaux des employés. Les grands établissements financiers du XIX^e siècle avec leurs halls monumentaux et leurs bureaux en coursive seront souvent des variations sur le thème. Qu'on songe, aussi, aux immeubles de Frank Lloyd Wright, le Larkin Building par exemple, conçu comme une cathédrale du travail, repliée sur elle-même, ou encore l'extraordinaire siège social de Johnson Wax dans le Wisconsin conçu entre 1936 et 1939. Wright y a réalisé une véritable machine destinée à favoriser la collaboration et l'entente dans le travail. Pourtant la conception ne se déprend pas d'un souci panoptique. Si l'on retient surtout l'éclairage de l'immense salle hypostyle réservée aux employés et secrétaires, on rappelle moins souvent que les cadres étaient logés dans les plateaux surplombants, et la direction dans une structure ronde, à niveaux, visible de l'extérieur du bâtiment, et offrant ➤





1] Un des bâtiments de la prison "Presidio Modelo", construit sur les principes du Panoptique sur l'île des Pins à Cuba par le dictateur Gerardo Machado en 1931. Fidel Castro y fut emprisonné de 1953 à 1955 (Photo : I. Freeman).

2] Le siège de Johnson Wax ; on distingue l'encadrement installé sur les galeries surplombant la nef.

3] L'intérieur du Larkin building. Construit à Buffalo (New-York) en 1904 sur des plans de Frank Lloyd Wright. Le bâtiment a été détruit en 1950 (Photo : Buffalo and Erie County Historical Society).

➤ une vue panoramique sur la grande salle des employés. Que ces structures rappellent les antiques tours d'observation des astres (les ziggourats), ne doit pas nous faire oublier leur parenté typologique avec le panoptique.

Dans l'administration

La dissémination du modèle dans des bâtiments très divers en a aussi enrichi les formes sans en contredire l'intention et la pertinence ; il a en quelque sorte démultiplié ses possibilités en multipliant les échelles de ses applications. Les grandes salles communes, d'où les cloisons ont disparu, s'intègrent aisément dans le principe général du panoptique. Les premiers débats autour des bureaux ouverts ou fermés en portent témoignage. Considérons le cas de l'administration française au XIX^e siècle. Dans les grands bureaux des ministères, aux Finances, à la Justice, on cherche (déjà) à la fois à faire des économies, et à favoriser le travail effectif des employés dont il faut bien dire qu'il se limite à quelques pauvres heures journalières. En 1873 une commission est mise en place à cet effet ; un de ses membres cite l'exemple de "plusieurs maisons anglaises ou françaises où les employés sont ainsi réunis dans de grandes salles. Le chef a bien un bureau spécial, mais ce bureau est placé sur une

espèce d'estrade, et il est fermé par des cloisons vitrées. Il offre ce double avantage que : 1) par son élévation au-dessus des regards des employés, le bureau se prête à la réception des visiteurs qui peuvent avoir besoin d'un entretien confidentiel avec le chef ; 2) que celui-ci peut exercer sur le personnel une surveillance incessante."

Nul référence à Bentham, nulle référence au panoptique, nulle connaissance sans doute, pourtant application stricte de deux de ses grands principes : vision permanente et univoque. L'idée est banale pour ces responsables administratifs et on la trouve sous diverses plumes organisatrices : il faut "introduire dans une certaine mesure le système d'après lequel les employés réunis dans de grandes pièces, y travaillent ensemble sous les yeux de leurs chefs. Le chef de division occuperait à l'extrémité de la pièce, un cabinet où il pourrait recevoir le public, et d'où il lui serait loisible de surveiller ses employés." Enfin : "en même temps que le travail en commun amènerait une surveillance incessante et, pour ainsi dire mutuelle, une grande augmentation de travail, elle, aurait encore pour effet un abaissement très sensible des frais généraux de chauffage et d'éclairage..." L'idée d'un système qui provoque en lui-même un effet de surveillance sans présence nécessaire peut donner lieu à des dispositifs et des

aménagements forts divers. On peut ranger parmi ceux-ci le bureau paysage des années 1950 dont on sait qu'il a entraîné des effets de même type bien qu'initialement ses promoteurs avaient mis en avant l'amélioration des flux de communication. Le sentiment d'être en permanence sous le regard de l'autre ressort de toutes les études faites à l'époque sur les open space. Apparaît ici clairement ce que Bentham avait appelé "l'esprit" de la surveillance, c'est-à-dire non seulement l'impression constante que le chef vous voit, mais qu'en même temps, tout le monde vous voit, vos collègues et vos subordonnés. Bentham le soulignait, le panoptique est un système en cascade, celui qui voit est certainement observé lui aussi.

Le panoptique électronique

Le système a récemment pris une nouvelle dimension, en raison des multiples applications de l'informatique et des télécommunications, et de la tendance à la multiplication des lieux du travail. Sur ce point, les chiffres sont importants et le phénomène touche les cadres ou les professions libérales, mais aussi les salariés les moins qualifiés. Le phénomène ne fait que progresser. Le contrôle du travail et du travailleur n'est plus aussi dépendant de l'espace, et corrélativement il n'est plus dépendant de la visualisation



directe. Les possibilités de rendre l'autre visible, et de se rendre visible à lui, sont en quelque sorte démultipliées et dématérialisées. C'est pourquoi, à propos des systèmes de contrôle à distance, on a parlé de panoptique électronique. Non pas que celui-ci fasse disparaître le vieux système, au contraire, il le complète et y ajoute une dimension supplémentaire. Notons deux caractéristiques, apparemment opposées, de cette nouvelle réalité du panoptique : 1- la visibilité ne sert pas seulement à faire sentir la surveillance, mais à intervenir au cours de l'activité elle-même à partir d'un point de contrôle qui est méconnu des salariés eux-mêmes, 2- la visibilité n'est plus contemporaine du travail, mais intervient aussi a posteriori, portant sur la passé de l'activité réalisée, son historique ; une visibilité convocable à loisir, ré-activable, inscrite dans le long temps de la mémoire électronique. De Bentham aux téléphones portables avec agendas et GPS un même désir de voir et de savoir se manifeste ; qu'aujourd'hui il se dégage de la spatialisation matérielle est sans doute un des signes les plus forts des transformations du travail, et par contre coup, des espaces de travail eux-mêmes. ■

Thierry Pillon
thierry.pillon@wanadoo.fr



Panoptique électronique